

DANIEL FOHR

PRIERE DE LAISSER SES ARMES A LA RECEPTION

Extraits - roman

ROBERT LAFFONT

Pour Dominique,

Pour Alice,

Et pour ma mère,

née Arrii, à Petreto-Bicchisano, Corse

1

L'Irlandais – Le registre – Les Corses

L'hôtel – Le Sicilien

Il est entré dans l'hôtel un peu après que j'ai pris mon service, avec un gros sac kaki de la taille d'un enfant. L'horloge murale de la réception indiquait vingt heures trente, l'heure où on commence à savoir si la soirée va être ratée ou pas. Dehors il pleuvait, comme dans *Impitoyable*, une pluie dure qui disait que la terre pouvait très bien se passer de l'homme. Il m'a dit venir de la part d'un certain Gerhart, mais je n'avais aucun souvenir d'un certain

Gerhart. J'ai répondu que très bien, mais que cela ne faisait aucune différence pour le prix de la chambre. Il m'a montré le sac à ses pieds, et il m'a dit qu'il avait servi comme casque bleu en Bosnie, et que tout ce qu'il en avait retiré c'était une plaque de métal dans le crâne. Il a pris un des aimants sur le tableau d'informations placé dans l'entrée, et l'a approché de sa tempe droite, et l'aimant s'est collé tout seul contre la peau, avec un petit bruit mat. J'ai dû avoir l'air impressionné parce que l'étranger, qui parlait avec un accent anglais, ou tournant autour, a paru satisfait. Ce n'est pourtant pas facile de surprendre un gérant d'hôtel de catégorie inférieure. Deux jours plus tôt, j'avais été attaqué par un Indien, et je portais encore sur le nez un sparadrap qui me donnait l'air de Nicholson dans *Chinatown*, enfin je trouvais, et c'est la raison pour laquelle j'hésitais à l'enlever.

— La keuss ! avait dit l'Indien.

Je lui avais dit de venir la chercher, la caisse, et

l'Indien était venu. Il a fait le tour du comptoir et il a essayé de me sauter dessus, mais je lui ai donné un coup de pied avec le talon, en me tournant sur le côté, en plein sur le genou gauche, un *yop tchagui*. Et l'Indien s'est effondré. L'emploi de gérant d'hôtel présente peu d'intérêt, si ce n'est qu'il laisse du temps pour d'autres choses, comme regarder des cours d'arts martiaux sur l'ordinateur. Un manque de pratique m'a néanmoins fait sous-évaluer la vitesse de rotation de mon corps, et j'ai heurté la tablette du tableau de clefs. Le contact s'est fait au niveau du nez. Après, la cavalerie est arrivée. Ils m'ont dit qu'à leur avis un sparadrap devait suffire, parce que le nez n'était pas cassé. Ils ont relevé l'Indien qui seaignait par terre, et ils l'ont emmené.

L'hôtellerie n'était pas une vocation. Mais personne ne rêve non plus de devenir contrôleur des achats, ou commercial de terrain. C'était arrivé par hasard, une chose après l'autre. Je n'avais pas eu à choisir entre le chemin de gauche et le chemin de droite, j'avais pris ce qui se présentait, après une série d'expériences dont la durée allait de trois mois à trois ans, et dont la somme ne servait pas à grand-chose dans ce qu'on appelle la construction d'une carrière, si ce n'est à démontrer une certaine capacité d'adaptation. J'avais vendu des choses, enseigné à des gens, j'avais transporté des choses, et transporté des gens. J'avais travaillé dans des bureaux, dans des piscines, dans des musées. Mais un hôtel c'était la première fois. J'avais raté un certain nombre d'occasions avec une certaine constance. Pourtant, dans mes moments d'optimisme, je me disais que l'allongement de la durée de la vie me permettait d'espérer que j'avais encore le temps de trouver ma voie. J'avais appris à apprendre assez vite, mais pas assez pour réussir, probablement. L'opportunité de l'hôtel s'était présentée sous la forme d'une annonce, quelques mois plus tôt. C'était l'occasion de descendre de cheval, de poser mes sacoches, de m'établir quelque part, d'observer le mouvement des gens autour de moi, de les laisser venir, une façon de voyager sans bouger. C'est comme ça que je voyais les choses, mais les choses ne devaient pas me voir exactement de la même façon.

Je logeais dans l'appartement de fonction, au troisième et dernier étage, une enfilade de trois chambres communicantes, de surface identique, ce qui faisait que ça n'avait pas vraiment l'air d'être un appartement. Deux des chambres faisaient office de salon et de salle à manger, dans laquelle personne à mon avis n'avait jamais mangé, la troisième faisait office de chambre, et l'une des salles de bains avait été transformée en cuisine,

une autre en pièce de rangement. L'appartement possédait cette autre particularité d'être équipé d'un détecteur de poids devant l'entrée, sous le paillason. À l'intérieur, près de la porte, un écran indiquait le poids de l'objet ou de l'humain, en diodes rouges. C'était une façon intéressante de recevoir les gens, le fait de connaître leur poids, ou juste d'essayer de deviner qui vous rendait visite en regardant le chiffre sur l'écran.

J'alternais la réception de jour et les veilles de nuit, selon un système de rotation complexe, que j'avais mis au point, et qui me permettait d'avoir un seul employé, plus un intérimaire quand il le fallait. Un rythme supposé m'éviter la routine. Certains soirs de veille, passé minuit, je pouvais monter me reposer deux ou trois heures ou m'étendre sur le lit de camp qui se trouvait dans le bureau derrière l'escalier, après la réception, un espace pas plus grand qu'une concession de cimetière, où je faisais les comptes et rangeais la paperasse, et qui à lui seul aurait justifié que je sois sous antidépresseurs. Comme le casque bleu remplissait sa fiche, j'en ai profité pour faire un rapide bilan de mon existence. Il écrivait lentement. C'est un exercice auquel je me livrais de temps à autre, parce que ma vision de la vie m'amenait à penser que je pouvais tomber d'un escabeau en changeant des rideaux, passer par une fenêtre en débloquent un volet, ou qu'un type que je n'avais jamais vu, pas nécessairement un Indien, pouvait surgir et me planter un couteau dans le cœur ou dans le ventre, je n'avais pas de préférence. Toutes choses qui ne prennent pas plus de cinq secondes. L'habitude d'une analyse expresse de son existence permet dans ces cas-là d'effectuer une mise en ordre efficace, et de partir tranquillement, sans rien regretter. Et c'est important de ne rien regretter quand on s'en va. Dans mon cas, ça donnait une scolarité brouillonne, une vie amoureuse confuse et une vie sociale et professionnelle instable, un parcours moderne en quelque sorte, sans réelle souffrance. L'humeur du moment pouvait modifier la couleur de cet examen, mais j'en arrivais toujours à la conclusion que depuis ma naissance le monde s'acharnait à me rendre la vie difficile.

Cette prise de conscience avait commencé assez tôt, à huit mois environ, à la suite d'une attaque virale qui m'avait valu une encéphalite, suivie de la teigne juste après. À cette époque, la teigne ne se soignait pas. On se contentait d'épiler le crâne, cheveu après cheveu, et sur un crâne de huit mois, il y a déjà beaucoup de cheveux.

La découverte récente du registre n'avait fait que renforcer ce sentiment qu'un certain nombre d'événements s'interposaient souvent entre moi et une banale aspiration au bonheur. Le registre se trouvait derrière une simple planche, qui faisait office de double fond, dans la profondeur du rangement aménagé sous le comptoir de la réception, là où je remisais les dépliants, les petits objets trouvés, ce genre de choses. La planche du fond était simplement tombée, et j'avais aperçu un grand cahier à couverture rigide, de couleur bordeaux.

À l'intérieur, il y avait des colonnes de prénoms, chacun suivi d'une initiale, et des chiffres en face, avec une date. Sans être expert-comptable, j'avais constaté que les montants consignés n'avaient rien à voir avec les entrées d'un hôtel. Certains prénoms et initiales revenaient fréquemment, et les chiffres, selon les lignes, variaient dans un rapport de cent à dix mille. Le genre d'écritures où il n'était nulle part question de ce qui s'achetait ou se vendait, et auprès de qui. Sur une bonne cinquantaine de pages. C'est avec ça qu'Al Capone était tombé. Quand ce type d'événement arrive, on peut ne rien faire, ou faire quelque chose. Quand on fait quelque chose, on peut faire ce qu'il faut ou ce qu'il ne faut pas. Pourquoi ai-je jugé utile de prévenir les anciens gérants de ma découverte ? C'est une question à laquelle je répondrais : par honnêteté. L'autre nom de la bêtise. Parce que si je n'avais pas, statistiquement, une propension plus grande à faire ce qu'il ne faut pas, je serais en train de vendre des portraits de la reine d'Angleterre en épluchures de pommes de terre dans une galerie à New York. Je dis ça parce que ma sensibilité m'aurait poussé vers l'art, mais je conçois qu'il y ait d'autres façons de se réaliser.

Les anciens gérants, donc, deux Corses que j'imaginai retirés sur leur île où les gens philosophaient en levant les yeux au ciel, enveloppés dans des parfums de charcuterie, m'avaient cédé le bail à un prix assurément inférieur à celui du marché. La ville, ce n'était pas bon pour eux, ils disaient, du mauvais air. Mais je me doutais que ce n'était pas la hâte d'écouter les grillons, ou de sentir les premières neiges sur les forêts de châtaigniers, qui les y avait poussés. Ange, le plus âgé, sortait d'un bref séjour en prison au moment de la vente, et je supposais qu'il cherchait à fuir les tentations d'y retourner.

Quoi qu'il en soit, ils s'étaient montrés tout à fait corrects et conciliants dans la transaction et c'est la raison pour laquelle j'avais choisi de les appeler. Décision que je rangerais, aujourd'hui, dans la catégorie « à ne pas faire ».

Je leur avais dit de ne pas s'inquiéter. J'avais brûlé le registre avec de l'alcool, dans un seau métallique, dans la cour intérieure, et sans témoin. J'ai expliqué que j'avais dispersé les cendres, qu'il y avait un bon petit vent, et que *pffuit*, plus de traces, ils pouvaient dormir sur leurs oreilles de chanteurs polyphoniques.

Si j'ai dit ça c'est parce que les détails permettent de visualiser, et que les gens ont tendance à croire ce qu'ils voient.

Curieusement, ça n'a pas eu l'air de les rassurer. J'ai eu droit en retour à un silence tout à fait corse, un silence de veillée mortuaire, ou de quand on pense à des choses essentielles au coin du feu, avec les bûches de chêne dans l'âtre rougeoyant où grille le *figatellu*. Et puis la voix d'un des deux, Pascal, à mon avis, a repris dans le combiné.

— C'est bien, c'est bien, mais qu'est-ce qui nous prouve que vous l'avez vraiment brûlé ce livre ?

— À cause de tout ce que je viens de dire, j'ai fait.

— Oui, je vois, il avait dit, mais pourquoi vous l'avez brûlé ? Il contenait quoi, ce livre ?

— Je ne sais pas, j'ai dit, parce que je n'avais rien de mieux à répondre.

— Vous brûlez un livre, et vous ne savez pas ce qu'il y a dedans ? avait dit la voix, avec le ton bienveillant d'un professeur s'efforçant d'aider un élève qui a du mal à s'exprimer en classe.

J'ai laissé le silence répondre à ma place.

Ensuite, il m'a demandé si j'essayais d'obtenir quelque chose. J'ai dit que non, pas du tout, que j'avais appelé pour dire que tout allait bien, qu'il n'y avait aucun problème, et que j'avais peut-être eu tort de me débarrasser du registre, mais que j'avais trouvé ça plus prudent.

— Ah ! il a fait, je croyais que vous l'aviez brûlé ?

— Oui, pour m'en débarrasser.

— Bon, bon, a conclu le deuxième qui avait pris le combiné de l'autre côté, vous avez bien fait. Si vous avez fait ce que vous dites que vous avez fait, vous avez bien fait, il avait ajouté.

Et au ton de sa voix, toujours bienveillante, et même avec l'accent, j'ai compris qu'il avait quand même un doute. C'est pour ça qu'à mon tour, je me suis mis à cogiter. J'ai trouvé qu'il abandonnait trop facilement. Et

je n'avais jamais entendu dire qu'un Corse renonçait facilement à quoi que ce soit.

Après avoir raccroché, un sentiment mitigé m'habitait. Loin de m'être reconnaissants de la démarche, les deux insulaires semblaient faire preuve d'une certaine défiance. Et dans un pays où il est coutume de s'exprimer avec parcimonie, le message me paraissait suffisamment clair pour que je le prenne en compte et réfléchisse en ce sens. Le prix d'une vie humaine étant ce qu'il était – j'avais le sentiment qu'il se situait de nos jours à des niveaux tout à fait abordables – et celui du registre m'étant inconnu, je me suis dit que mettre les deux en rapport ne tournerait pas nécessairement à mon avantage.

C'est pourquoi, du doute je suis rapidement passé à la certitude. J'ai cherché à me mettre à leur place, parce qu'on apprend souvent à essayer de penser comme l'autre, et j'en ai conclu qu'ils ne pouvaient pas en rester là. La moindre des choses, c'était de m'envoyer un tueur. Enfin, un type à qui on donne un demi-mois de salaire minimum, et à qui on dit « Va buter Untel », pas un ingénieur suisse avec un fusil à lunette qui fabrique lui-même ses balles et règle sa mire en fonction du vent.

.